

TEMPLON

II

CHIHARU SHIOTA

TÉLÉRAMA, du 4 au 10 juin 2022

ARTS

Elle tire des kilomètres de fils dans l'espace, au-dessus d'objets du quotidien. Un art de l'enchevêtrement qui fait la renommée de Chiharu Shiota.

Par Charlotte Fauve

DANS LES FILETS DE LA VIE



Living Inside, installation post-confinement de Chiharu Shiota.

Dans la rotonde du musée Guimet, à Paris, des cordelettes tirées du sol au plafond forment une nasse écarlate renfermant un socle blanc. Dessus, un mobilier minuscule : canapés, chaises, tables ou vaisselier de maison de poupée. Chaque meuble, chaque assiette est captif d'un entrelacs de fils rouges. Celle qui tire les ficelles s'appelle Chiharu Shiota. Une présence flottante, une artiste invisible, qui décline les demandes d'entretien de visu. Faut-il s'en étonner ? « L'existence dans l'absence est le thème même de mon travail », déclare la Japonaise. Prendre le spectateur dans ses enchevêtrements impressionnants, tel est donc l'art de cette plasticienne discrète, née à Osaka il y a une cinquantaine d'années. Elle en a d'ailleurs fait sa marque de fabrique depuis une décennie. Être fréquemment comparée à une araignée, à une artiste-arachnide par les critiques d'art la laisse songeuse. « Les lignes que je crée avec mes œuvres proviennent de la peinture. Ce qui est complètement différent d'une toile d'araignée, nous a-t-elle répondu par écrit. Je voulais justement dessiner des lignes dans un espace tridimensionnel, et non sur une surface à deux dimensions. »

Formée à la peinture à l'université de Tokyo, l'artiste cherche un temps sa ligne de fuite dans le body art, la performance, à l'image de la Serbe Marina Abramovic dont elle fut l'élève. C'était avant de rencontrer le nylon, la laine, le coton. « Ce que je veux explorer n'est pas la corde mais la ligne. J'expérimente en fonction d'un lieu et ne m'en tiens pas aux matériaux. » Restent ces entrelacements toujours obsessionnels, monumentaux. Au musée Guimet, il a fallu pas moins de 34 kilomètres de ficelle et trois personnes mains dans les pelotes pendant cinq jours pour réaliser *Living Inside*. L'œuvre pourrait marquer les esprits, comme *The Key in the Hand*, en 2015, à la Biennale de Venise. Deux esquifs pris sous un ciel de fils. À chaque corde étaient suspendues des clefs par milliers, en mémoire des disparus de Fukushima. Le Lion d'or lui a échappé, mais elle a emporté et conserve l'adhésion du public : cette année, Chiharu Shiota participera à une vingtaine d'expositions partout dans le monde, confirme la galerie **Templon**, qui la représente.

« Les expositions sont, pour moi, une raison de vivre », note sobrement celle que le cancer a rattrapée à deux reprises. Elle a recommencé à dessiner avec le premier, il y a quinze ans. Entre les chimios du second, en 2017, elle a préparé ce qui reste à ce jour sa plus grande exposition, au Mori Art Museum de Tokyo. Mais le cœur de sa démarche ne change pas : des traits lancés dans l'espace, et en leur creux des objets usagés. Établie à Berlin depuis le mitan des années 1990, elle y est une habituée des vide-greniers où elle traque toutes sortes de souvenirs, vêtements, photos et, depuis le confinement, ces meubles miniatures qu'elle inclut dans ses œuvres comme un miroir de notre quotidien recroquevillé sur lui-même. « *Living Inside* représente la vie des gens pendant la pandémie. L'œuvre dit aussi ce que chacun possède : ses propres petits espaces, ses propres histoires. » Ses projets pour l'avenir ? Ils ont pour point commun de ne tenir qu'à un fil : « En ce moment, je travaille sur des installations utilisant de fins tubes transparents dans lesquels coule un liquide rosé. J'utilise des pompes pour faire circuler le liquide, mais j'ai encore du mal à ajuster la quantité d'air dans les tubes... »

À VOIR

Carte blanche à Chiharu Shiota,

jusqu'au 6 juin, musée national des Arts asiatiques-Guimet, Paris 16^e. www.guimet.fr